

*Quand elle n'est pas pornographique,  
la littérature est métaphore.*

Alain Fleischer

CHEMIN DE CROIX

Bras ankylosés, langue pâteuse. L'arrivée de l'été suscite en moi tous les symptômes d'une maladie forcément incurable. Saison où les singularités souffrent le martyr, où l'on attend l'orage avec l'incrédulité des fauves. Voici l'heure où la transparence brille de tous ses feux. Impératif de sensualité, injonction du partage et de la convivialité. Un bonheur sur mesure est à votre portée. Il n'est pas jusqu'à la musique qui ne soit domestiquée, mise en boîte pour se faire trémousser les jeunes corps qui enfin vont pouvoir se libérer d'on ne sait quel carcan. Voilà l'été, toujours l'été et les idées noires affluent comme autant de drapeaux noirs plantés sur mon crâne incliné. Spleen. Chauvesouris, toiles d'araignée. Un immense vacarme assaille mon oreille interne. Tout est bruit, agitation, jusqu'au souvenir d'un amour oublié. Anarchie de l'été où l'on aimerait se jeter dans un puits, être écrasé par un TGV fonçant à toute allure sur votre corps ligoté. Une balle dans la nuque. Une overdose médicamenteuse. Asphyxié par une bonbonne de gaz. Est-il un manuel de savoir-mourir à l'usage des vieilles générations ? Une éthique de l'euthanasie pour les bien-portants peine à voir le jour. À mourir pour mourir, on ne veut pas attendre. Voilà l'été, toujours l'été. Et partir pour partir, on choisit l'âge tendre. Toujours l'été. Pesant, accablement. Ce poids qu'est le corps tardant à redevenir poussière. La graisse, la goutte, les eczéma. Ci et

là, quelques croûtes ou autres furoncles. Des tumeurs bénignes. Des grains de beauté suspicieux. Il faudrait pouvoir en finir, aveuglé par un soleil couchant. Enseveli par la joie des autres, couronné de leurs turpitudes. Pourquoi ne crucifie-t-on pas les déprimés comme moi ? Au jardin des Oliviers, on lui plongeait un sabre en plein ventre. Se vider de son sang, comme d'autres se plongent corps et âme dans le bonheur et l'insouciance.

Voyager, une possible diversion. Une improbable rémission. Adolescence inconsciente qui te vit parcourir l'Europe, un sac à dos comme unique viatique. Rome, Prague, Berlin, Stockholm. Puis, Amsterdam, Athènes, Varsovie. Ou encore, Istanbul, Venise, Madrid. Quadriller l'espace dont on ne réalisait pas encore qu'il n'était qu'une prison. Il faudra se rendre à Manhattan pour en acquérir la certitude. Upper East Side, 5<sup>th</sup> Avenue, à l'angle de E 70<sup>th</sup> St. Avec pour seule évasion, quelques musées, fondations. Art moderne, contemporain. Quattrocento, sarcophages égyptiens, fleurs de prunus et tiges de bambous. Dans un fatras jubilatoire, une mariée mise à nu par des célibataires côtoya les muscles tendus de la Chapelle Sixtine. Carrés blancs sur fond noir, barque des Enfers, virements des gouffres. On se perdit à Rome et à Palerme. On tourna de l'œil au cimetière de Gênes, entre deux statues baroques. Villa des Mystères, louves aux abois, corbeaux tournoyant dans un ciel azuré. Cet autoportrait à l'oreille coupée de Van Gogh qui hanta mon adolescence s'évapora dans les effluves d'un bar gay où j'attendis en vain d'être abordé. Florence, Venise. Masaccio, Tintoret. Fra Angelico, Giotto. Titien, El Greco. Les voyages convertissent peut-être bien à la peinture, mais ne guérissent pas de cette haine implacable de l'été. Haine inconsciente du style dénudé. Espadrilles, bermudas : tout l'attirail-épouvantail d'une *adulthood* asservie. Combien faut-il s'être retrouvé seul à déambuler sur les rives du Bosphore pour faire l'expérience

de cet exil dans la langue qu'avec solennité j'appelle désormais l'écriture. Inutile de fuir familles, amis, amants toujours trahissant cette confiance en eux susceptible de relayer ce total manque de confiance en soi qui caractérise tout amoureux éperdu. Il faut aussi avoir rencontré de nombreux prostitués pour se guérir de la mythologie romantique. Rêver d'être violé pour atteindre cet équilibre si précaire entre les aspirations d'un corps insatiable et d'une âme incommensurable. Parcourir les continents pour découvrir qu'il n'est rien de plus agréable que ce délitement de la conscience. Les sensations s'approfondissent. La connaissance s'élargit. Tout est perte et vertige. Le vide est là devant soi. Et l'on découvre qu'il est possible d'en jouir.

On ne part pas. L'enfer est une saison qu'il aura fallu apprendre à traverser. On en sort, un peu moins indemne, mais un peu plus joyeux. L'innocence est à ce prix pour qui a décidé qu'il en finirait un jour ou l'autre avec tout sentiment de culpabilité. L'innocence est un instinct farouche qu'il faut entretenir avec détermination. Tu ne fais pas le bien que tu voudrais faire. Fais-leur le bien qu'ils ont envie qu'on leur fasse. Plonge leurs sexes dans ta bouche, passe ta langue sur leur gland. Tu fais le mal que tu ne voudrais pas faire. Abjure la passion, éloigne l'amour : ils t'en sauront gré. Pour tromper l'ennui, l'été était propice aux romans fleuves, aux récits de voyage, à l'orgueil d'avoir achevé des œuvres complètes. Avec Casanova tu partis à la découverte des incubes et des succubes qui font signe sur le chemin de joie de tout séducteur. Langues de feu, baisers de glace. L'Enfer, le vrai, n'est peut-être pas pavé de bonnes intentions, mais il regorge de bouches lascives, d'orifices gluants. Pas besoin d'être oisif, comme l'été vous y enjoint, pour s'adonner à tous les vices. Enfiler des pavés comme certains prostitués se font tourner à la pelle dans certaines backrooms. Lire, baiser, lire. On courut aussi dans les forêts enneigées qu'avait parcou-

rues enfant le jeune Aharon Appelfeld. On se perdit dans les plaines d'Austerlitz et de Waterloo. On tomba de cheval avec le prince Andreï Nikolaïevitch Bolkonsky. On aperçut intact un petit pan de ciel bleu et l'on crut qu'on en avait enfin fini avec les vaines espérances. On partit même avec Lawrence Durrell et Constantin Cavafy à Alexandrie, de ce phare d'où te viendra un jour un jeune prostitué égyptien qui saura te soumettre à ses désirs les plus intimes. *Fatigué de la dictature de l'ennui, jeune révolutionnaire égyptien propose son printemps arabe privé.* À chaque ville son buisson d'épines, à chaque village ses fourrés. La foudre n'attendait que de te frapper en plein cœur, comme si le ciel d'orage d'un tableau d'El Greco révélait enfin sa raison d'être. Sur le capot de la toute nouvelle voiture automatique de ta mère, un lieutenant parachutiste défia les drones qui tournoyaient dans la nuit étoilée. Le même t'offrit son sexe dans le jardin privé d'une demeure périgourdine ; les phares de voitures éclairant au loin ses coups de reins. Dans les toilettes publiques d'un village de la Drôme, un après-midi passé à quatre pattes à rechercher la vérité dans une âme absente et un corps fragmenté. Derrière un vide-ordures, dans une clairière de chardons, devant un château d'eau transfiguré par un croissant de lune. L'été me rend malade et sauvage. Une bête en rut désespérée. *La nuit est tombée. On dit que les Barbares seront là aujourd'hui.*

D'où me vint alors cette tentation diabolique d'une retraite spirituelle ? D'un almanach romain montrant de jeunes prêtres du Vatican beaux comme des dieux grecs, prêts à tout pour en découdre avec la jeune pucelle que mes yeux en amande savent parfois jouer ? D'une brève lue comme en rêve évoquant l'ouverture d'un sauna gay en plein cœur de la cité papale ? De ces Antillais croisés parfois dont l'amour filial et virginal cacherait forcément des vices plus en accord avec ma folie érotique ? Peut-être, le souvenir de ce Réunionnais au prénom christique,

adepte en secret du bouddhisme. Emmanuel ; enfant de chœur le dimanche, night-clubber le samedi, syncrétiste parfait. Il priait en cachette Bouddha sur le balcon de son appartement marseillais, mais vouait un culte à Marie dont les reproductions inondaient le kitch de son studio. Je nous revois de retour chez lui, vers 5 heures du matin. Il m'avait demandé de le sucer dans la backroom d'une boîte de nuit gay, puis m'avait imposé de ne rentrer dans son appartement qu'à reculons, pour que Marie pût contempler à loisir nos culs pleins de désir et éviter de croiser nos regards de bêtes assoiffés de sang et de foutre. Le mauvais œil, le bon trou. Fallait-il tromper la tromperie et le mensonge pour jouir du vide et terrasser sa dépression ? Telle a toujours été pour moi la leçon principale du baroque. Toutes les tragicomédies de Shakespeare ne racontent que cela : la comédie sexuelle perpétuelle du pouvoir toujours pris à son propre piège. Prenez cet Angelo auquel le duc de Vienne confie le pouvoir afin, secrètement, d'affermir des lois patriarcales qui se sont un peu trop relâchées. On ne tergiverse pas et l'on condamne à mort un amoureux fervent, en la personne de Claudio, n'ayant pas su attendre la nuit de noces pour déflorer la belle Juliette. Sade se serait-il souvenu de ce prénom pour nous conter les prospérités du vice ? Bien entendu ! Ultime possibilité d'éviter l'exécution : Isabelle, la sœur dudit Claudio, ira demander à Julio de surseoir à sa décision. Comme les femmes ont toujours été des monnaies d'échange, le duc par intérim accepte si et seulement si ladite Isabelle consent à lui donner sa virginité. On trompera cette odieuse transaction en demandant à la première promise répudiée par Angelo – car sa dot avait considérablement fondu comme fond neige au soleil – de se substituer à Isabelle. Tout cela sous couvert d'une mascarade savoureuse où l'on voit le duc de Vienne se déguiser et revêtir l'habit d'un moine. Ce qu'il fallait démontrer, n'est-ce pas ? L'artifice seul peut venir à bout du mensonge sexuel qui siège au cœur de toute relation de pou-

voir, de tout rapport de classe, de toute forme de subordination. Soumets-toi, je te baise, et l'ordre des familles et de la cité se pourra perpétuer !

Des tentatives avaient eu lieu au cours de mon adolescence pour que je frissonnasse devant un rameau d'olivier, un chant grégorien ou un vitrail d'église. Que Dieu puisse se donner à voir dans une fleur d'oranger ou une simple rose dont je connaissais la propension à me blesser les bras et les jambes n'était pas pour me satisfaire ou me persuader. Je mélangeais d'ailleurs tout, en fils indigne d'une famille ayant été fervemment catholique, mais ayant oublié après les ravages de l'hédonisme consumériste jusqu'à la syntaxe même des prières les plus usitées. Mariages, baptêmes, de rares communions te montraient des fidèles marmonnant avec pesanteur des bribes de réminiscences. Les chansonniers anarchistes étaient passés par là, les iconoclastes enfants de DADA avaient fait voler en éclats le sérieux même de ce qu'avaient pu être une Assomption, une Ascension, une Transfiguration. Quant à la Passion, elle s'était depuis fort longtemps sécularisée. Tu en paieras le prix fort, toi qui crus à de rares instants la rencontrer dans le visage trompeur d'un danseur réunionnais ou dans le sourire carnassier d'un gigolo marocain. *Notre Père qui êtes aux Cieux, restez-y et nous, nous resterons sur la Terre qui est quelquefois si jolie !* Toute croyance était mièvre, forcément hallucinée. Que pouvait bien représenter le rire béat d'un paralytique croisé à Lourdes devant les jeux parodiques rencontrés dans les films de Luis Buñuel ? Le regard coupable d'un mendiant devant les fantaisies de Federico Fellini ? Des hommes de foi prônant la charité, peut-être, mais à patins à roulettes, roulant des patins en catimini et surtout bons vivants, comme me les avait toujours montrés Rabelais. Deux siècles de voltairianisme étaient passés par là, des milliers de pages blasphématoires griffonnées en prison ou au bordel ten-